HAL open science

Claudie Pinson : témoignage

Claudie Pinson, Anne-Marie Gogué, Christian Galant

To cite this version:

Claudie Pinson, Anne-Marie Gogué, Christian Galant. Claudie Pinson : témoignage. Archorales : les métiers de la recherche, témoignages, 15, Editions INRA, 2012, Archorales, 2-7380-1305-8. hal-02805621

HAL Id: hal-02805621

https://hal.inrae.fr/hal-02805621v1

Submitted on 6 Jun 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Claudie Pinson

Je suis née à Paris en décembre 1930. Mon père était né à Paris, ses parents étaient issus de familles paysannes de la Vienne. Ceux-ci avaient quitté le Poitou après leur mariage pour s'installer à Paris. Mon grand-père, ayant appris le métier de maçon, pensait se faire embaucher dans la capitale, il dut cependant trouver un autre emploi ; la préférence était en effet donnée à Paris, à la fin du XIXe siècle, aux maçons limousins.

Mon père a exercé la profession de dessinateur industriel pendant la première partie de sa vie active, dans l'industrie métallurgique et mécanique. En 1945, il a bénéficié de la conjoncture favorable de l'après-guerre en entrant dans une grosse entreprise de travaux publics, où il est devenu par la suite ingénieur. À ce titre, il a participé avec un certain bonheur professionnel à de grands chantiers, par exemple le barrage de Bort-les-Orgues, sur la Dordogne, ou le pont de Tancarville, et a terminé sa carrière dans cette entreprise.

Quant à ma mère, sa famille était parisienne avec cependant de proches ascendants paternels d'origine beauceronne et sarthoise. Son père et son grand-père étaient de petits entrepreneurs du bâtiment, charpentiers de formation, installés à Paris. Je crois savoir que mon grand-père avait fait le Tour de France des Compagnons charpentiers dans sa jeunesse. Ma mère, qui avait obtenu le brevet élémentaire, a eu un emploi dans un bureau de dessin industriel, et ce jusqu'à ma naissance. Elle avait d'autres talents : le dessin, l'aquarelle, la couture, et a toujours été une lectrice impénitente de romans contemporains et pas n'importe lesquels ! J'ai de ce fait été entourée de livres dès mes premières années. Elle m'a d'ailleurs appris à lire à trois ans, avant que ma sœur n'arrive au monde.

J'ai fait des études secondaires avec un baccalauréat philo-lettres au lycée Hélène Boucher, à Paris. J'aimais surtout les langues, latin, anglais, allemand et la littérature française.
À la sortie du lycée, la question s'est posée de "quoi faire après". Je ne savais pas. Il se trouve que mes premiers soucis d'audition apparaissaient, limitant mes possibilités d'études et de professions. J'ai suivi un cours accéléré de secrétariat de bon niveau pendant un an et ai été placée par l'école en 1950 dans une entreprise de fabrication et vente de tissus de coton pour vêtements. L'usine de tissage était située dans la Haute-Saône, d'où partaient les marchandises. J'étais secrétaire à l'exportation. J'ai appris à manier le système monétaire anglais qui n'était pas encore décimalisé, de même que les métrages qui s'exprimaient encore en "yards" (0,91 m) pour les clients des pays du Commonwealth. Tout cela appartient au passé ! Par la suite, la crise cotonnière n'a pas épargné cette maison, le service exportation a été supprimé le premier et j'ai été licenciée en 1957.
Je ne savais pas trop bien comment retrouver un emploi, étant inquiète au sujet de mon audition qui baissait et ayant eu d'autres problèmes de santé. J'ai fait des "petits boulots" à mi-temps pendant un à deux ans.
Le point-charnière se situe au moment où j'ai appris l'existence de la profession de documentaliste dans un magazine féminin… et aussi l'adresse de l'UFOD (Union française des organismes de documentation) qui préparait à un diplôme d'aide-documentaliste. Cette profession était nouvelle et me semblait accessible.

Avez-vous suivi les cours de l'UFOD ?

Oui, c'est ainsi que je me suis réorientée en 1958. J'ai suivi la formation à mi-temps, ce n'était pas vraiment un cours classique de bibliothécaire mais il permettait de se familiariser avec les principales techniques : procédés d'imprimerie, catalogage des livres, enregistrement des périodiques, organisation du travail de bureau.

Comment avez-vous trouvé un emploi de documentaliste et pourquoi à l'INRA ?

À l'automne 1959, Denis Bergmann, maître de conférences en économie rurale à l'Institut national agronomique, cherchait une documentaliste par voie d'annonce passée à la radio, et c'est ainsi que je suis allée vers cette opportunité inattendue. J'ai ainsi eu la chance d'être recrutée sur un petit poste avec mes références de secrétaire bilingue, m'engageant à suivre l'enseignement de l'INTD 1er cycle dans les deux années suivantes, afin de présenter un diplôme reconnu par la fonction publique et pouvoir accéder à un poste de technicien (futur 2B).

Connaissiez-vous l'INRA avant d'y mettre les pieds ?

Je ne connaissais auparavant ni le milieu de la recherche agronomique, ni celui de l'enseignement supérieur. J'ai donc démarré modestement au laboratoire de recherches de la Chaire d'économie rurale de l'INRA, à l'Institut natio-

Sauf indication du ©
les photos font partie de la collection de Claudie Pinson.

1953.

nal agronomique de la rue Claude Bernard à Paris. Heureuse cependant d'être introduite dans ce monde qui m'ouvrait d'autres horizons que mes emplois précédents.

En revanche, je n'ignorais pas totalement la campagne. Mes grands-parents poitevins avaient acheté un terrain à bâtir au sud de Paris, dans l'ex-"Seine-et-Oise", et y avaient reconstitué la vie paysanne de leur jeunesse, avec potager, arbres fruitiers, poules et lapins, eau du puits à la pompe. La maison a été construite par mon grand-père et agrandie plus tard. J'y passais souvent l'été.

J'avais eu l'occasion aussi de séjourner à la ferme d'un grand-oncle près de Châtellerault, de faire connaissance avec les activités rurales, le bétail… et la petite citadine que j'étais, a eu la chance de voir sur place un chantier de moissonnage-battage. Quelle activité et quelle ambiance de fête ! Je m'y suis retrouvée avec mes parents et ma sœur en juin 40 : nous avions déserté Paris devant l'avance allemande comme beaucoup d'autres, encombrant les routes. L'anxiété des adultes ne m'atteignait pas beaucoup. Pour moi, dans l'insouciance de mes neuf ans, la ferme familiale était toujours aussi accueillante.

Revenons à vos premières fonctions dans l'univers des bibliothèques et de la recherche.

À mes débuts, c'est surtout Denis Bergmann qui a été mon mentor. J'ai été présentée aux jeunes chercheurs du labo : Philippe Mainié, J. Le Bihan, Philippe Nicolas, puis un peu plus tard j'ai connu Michel Gervais, Claude Servolin. J'ai connu Pierre Mathal, Claude Viau, Philippe Evrard, Jean-Marc Boussard, Denis Poupardin, comme élèves de 3e année à l'Agro, contractuels INRA en économie rurale. J'en oublie certainement, je travaille de mémoire ! J. Le Bihan a été un gros demandeur de documentation américaine sous forme de tirés à part édités par les Agricultural Economics Stations des universités.

J'ai eu avec D. Bergmann des contacts professionnels assez constructifs. Il était de caractère affable et s'intéressait aux aptitudes individuelles de son entourage, aptitudes qu'il souhaitait, je pense, valoriser, dans la perspective du service à rendre à la collectivité. J'avais moi-même tout à apprendre sur l'économie rurale, le métier de chercheur, et l'exercice de ma nouvelle activité dans ce milieu.

On peut penser qu'après ses études à Cornell University, D. Bergmann a été un pionnier imprégné des méthodes américaines, en souhaitant créer à l'INRA un service documentation spécialisé dans cette discipline bien développée aux États-Unis. Cela allait de pair avec la création du Département d'Économie rurale, mais tout restait à faire.

Bibliothèque oblige, j'ai commencé par assurer un minimum de catalogage et de classement des documents. La documentation existante n'était pas traitée. Elle consistait en un fonds de périodiques obtenus par échange avec la revue *Économie rurale*, et une cinquantaine de livres de base.

Puis, j'ai été chargée de quelques tâches. Notamment, l'alimentation de la bibliographie trimestrielle World Agricultural Economics and Rural Sociology Abstracts (WAERSA) des Commonwealth Agricultural Bureaux (CAB) : il s'agissait de préparer et d'envoyer régulièrement la bibliographie analytique des publications françaises entrant dans le champ des WAERSA, et surtout les publications des chercheurs du département ESR et enseignants associés, donc de faire connaître les travaux français à l'étranger. Bergmann m'avait aussi confié la relecture - instructive - des épreuves de la revue *Économie rurale* (dont il était le rédacteur en chef). Pendant ces premières années, j'ai préparé une bibliographie sur la population agricole, éditée en "ronéo" et ai rédigé une synthèse bibliographique pour un numéro spécial Guide pratique de l'économie rurale en France édité en 1964 par la revue *Économie rurale*, à l'occasion d'un Congrès international des économistes ruraux.

En matière d'information sur les nouvelles parutions en économie générale, statistique, politique économique, je glanais des références dans les excellents bulletins bibliographiques de Sciences Po et de l'INSEE notamment. La publication de l'INSEE Documentation économique était remarquable : elle était présentée sur fiches analytiques "à découper suivant le pointillé" et directement insérables dans un fichier manuel classique. Ce travail m'apparaissait comme un peu fastidieux, je l'avoue, mais les catalogues s'enrichissaient.

Sur place, je pouvais aussi faire quelques passages à la Bibliothèque centrale de l'Agro, pour feuilleter des sommaires de revues et avoir un contact avec la bibliothécaire. La bibliothèque, meublée en bois, était belle, traditionnelle, un peu… vieillotte, faute de moyens sans doute. On y voyait peu de lecteurs d'ailleurs. Les bibliothèques de chaires étaient sans doute plus utilisées.

De gauche à droite : Tibor Havas, Bernard Wolfer, Claudie Pinson. Salle de réunion/archives du Passage Tenaille. Années 1970.

Afin de pouvoir classer par thème les diverses fiches que je rédigeais ou récoltais, j'ai voulu disposer d'un plan de classification documentaire et me suis attelée à cette tâche ardue. Je me suis fondée sur le plan du cours d'économie rurale de Bergmann, qui reflétait la théorie classique enseignée : l'exploitation agricole, les systèmes de production, les structures foncières, les produits, la politique agricole, etc. J'ai avancé prudemment dans une numérotation décimale de type CDU, à usage interne, susceptible de s'élargir et de s'approfondir. Je m'appuyais également sur divers plans existants, à l'INSEE, dans des organismes agricoles… Sans doute y ai-je passé trop de temps, mais plus tard, avec quelques apports d'autres documentalistes du département, j'ai pu faire au moins une réédition et disposer ainsi d'un plan détaillé pour classer les fiches par thème pointu. Un index alphabétique des mots-clés renvoyant aux indices numériques a été établi par la suite, il était indispensable pour permettre aux usagers de trouver la rubrique recherchée.

Durant ces années Agro, une seconde documentaliste, Monique Bonnichon, a été recrutée et un local nous a été attribué, ce qui nous a permis de rassembler la documentation éparpillée dans les divers bureaux et de recevoir les étudiants de 3e année inscrits en option Économie rurale.

Connaissiez-vous les autres documentalistes de l'INRA ?

Je n'ai pas eu de relations immédiates avec Mlle Cagnac, que j'ai cependant rencontrée comme examinatrice à la fin de mon stage de six mois, puis ultérieurement, dans de grandes réunions de réseaux documentaires, mais je n'ai eu que peu de contacts personnels. L'économie rurale était alors une discipline bien distincte des sciences agronomiques. Je n'avais pas non plus de relations avec les documentalistes de Jouy-en-Josas qui travaillaient surtout dans le biologique. En revanche, par la suite, avec la création du réseau Réséda, j'ai pu collaborer et avoir de bonnes relations avec différent(e)s documentalistes du monde agricole, au ministère de l'Agriculture et à la Mutualité agricole principalement.

Quand la station centrale d'Économie et sociologie rurales s'est-elle constituée ?

Le laboratoire de l'INA a connu sa grande mutation en déménageant en 1963 rue de Lasteyrie dans le 16e et devenant station centrale d'Économie et sociologie rurales dans un somptueux hôtel particulier. La bibliothèque a été meublée par la nouvelle adjointe du directeur. Celle-ci avait opté pour des rayonnages métalliques uniformes gris sombre, qui étaient laids et peu fonctionnels pour des livres. J'aurais aimé être consultée… mais nous avions tout de même une belle bibliothèque aux murs lambrissés.

Nous avions alors la moitié des effectifs du département ESR, les autres étaient répartis à Grignon, Montpellier et Rennes, dans les ENSA. Au cours des années suivantes, il y a eu des unités de recherche à Dijon, Orléans, Massy (puis Rungis), Toulouse.

Quels étaient les thèmes de recherche traités par ce département d'Économie rurale ?

Ce dont je me souviens, dans les premières années, pour l'ensemble du département, il y avait des recherches sur l'organisation optimale des exploitations agricoles, des études sur les structures et les économies d'échelle dans certaines productions, un travail théorique sur l'agriculture de groupe, des études sur la démographie agricole, le marché foncier. Autre thème théorique important : l'intégration verticale, c'est-à-dire la coordination des plans des entreprises

Trois documentalistes.
De droite à gauche : Philippe Commère, Claudie Pinson, Gatienne Luneau, 1966.

de production avec ceux des entreprises de transformation et distribution, avec comme premier champ de recherche l'aviculture. Les méthodes de programmation ont fait l'objet de nombreux travaux s'appliquant surtout à la gestion de l'exploitation. Enfin, des études globales - régionales ou nationales. Une équipe de sociologues s'est constituée et un laboratoire d'organisation scientifique du travail avait son existence individualisée.

Comment à ce moment-là la documentaliste que vous étiez était-elle considérée ? Avez-vous commencé à fonctionner en réseau et comment ?

J'étais la documentaliste en titre de la station centrale, c'est certain. Le second poste de documentaliste, un poste de technicien 3B, devenu libre, a vu passer plusieurs personnes durant ces années "Lasteyrie". Il a fallu à chaque fois les mettre au courant, je suis passée par de bons et de moins bons moments. En revanche, une secrétaire propre à la documentation a été recrutée en 1965, Gatienne Luneau. Elle faisait un travail soigné et s'est initiée au fonctionnement d'une bibliothèque. Je n'ai plus eu besoin de grimper dans les escaliers pour trouver dans la maison une administrative acceptant de dactylographier les stencils (puis les plaques offset) des fiches signalétiques. Gatienne est passée par la suite au service du directeur du département, D. Bergmann, à la demande de celui-ci qui avait besoin d'une bonne secrétaire, hélas pour moi qui dus en recruter une nouvelle.

Nous produisions donc des fiches imprimées mensuelles référençant les publications INRA ESR, les livres acquis, les articles sélectionnés, d'abord pour nos propres catalogues auteurs et matières, et pour diffusion auprès des chercheurs intéressés, puis auprès des bibliothèques des unités de province. C'est peut-être là que se place un début informel de service documentation commun au département, car certaines documentalistes de province nous envoyaient les travaux de leur unité accompagnés de la référence bibliographique et analytique correspondante, le but étant de construire un fichier le plus complet possible des travaux des chercheurs. Cependant, je n'étais pas investie officiellement d'un rôle de responsable au niveau du département, je ne suis pas sûre que j'aurais su tenir ce rôle d'animatrice. J'avais en outre le handicap auditif, bien qu'appareillée. D'ailleurs, j'étais toujours en 2B et mon avancement en 1B n'arrivait pas, par suite de pénurie de postes, et en dépit des propositions répétées de Denis Bergmann. C'est lui-même qui se chargeait de réunir une fois par an les documentalistes pour faire le point, et parler probablement du réseau Réséda qui a été créé au cours des années 70 et auquel notre département était en voie d'appartenir.

Aviez-vous conscience d'occuper une fonction d'appui à la recherche ? Quelle était votre représentation du métier de documentaliste ?

Je faisais de mon mieux, en tant que responsable du fonds d'ouvrages que je gérais, et des collections de périodiques renommés, notamment anglais et américains, couvrant un large éventail de connaissances en sciences sociales. Le choix de cette documentation était surtout le fait des chercheurs eux-mêmes. J'ai surtout évité d'acheter des ouvrages que je jugeais, d'après mon acquis de connaissances, sans intérêt. Le milieu des chercheurs se référait à des écoles de pensée économique différentes, il fallait équilibrer les achats. Je pense que je n'ai pas trop gaspillé l'argent public, je faisais par exemple des emprunts interbibliothèques dans certains cas - une formule qui se développait alors. Je ne me posais pas trop de questions sur ma fonction, je voulais produire un travail soigné, contrôler tout ce qui se faisait dans mon service, et j'essayais d'être en phase avec la demande. L'aspect "bibliothécaire" du métier me semblait important dans les sciences sociales. Nos collections prenaient du volume et nous avons assuré des travaux manuels de rangement et d'archivage dans des locaux plus ou moins accessibles et appropriés ! Nous avions intérêt à avoir une bonne organisation matérielle : surveillance des prêts, maintien de l'ordre dans les rayons.

La bibliothèque était fréquentée régulièrement par la plupart des chercheurs mais n'était pas leur seule source de documentation. Les lecteurs extérieurs - étudiants, stagiaires

étrangers, stagiaires documentalistes -, avaient davantage besoin de notre aide, d'où la nécessité de bons outils de recherche avec la mise à disposition de nos "catalogues-matières" sur fiches. Quelques chercheurs toutefois ne voyaient pas d'un très bon œil notre disponibilité pour les visiteurs extérieurs.

Point important pour les documentalistes : savoir où trouver les données statistiques, toujours très demandées, et devenues très pointues dans le secteur agricole après la réorganisation du SCEES (Service central des enquêtes et études statistiques) du ministère de l'Agriculture. Plus tard, une documentaliste supplémentaire, Suzanne Jumel, a été affectée à ces collections, selon le vœu de J. Cranney, alors directeur du département.

Dès cette première décennie, le rayonnement extérieur du département se faisait par la diffusion des travaux de recherche imprimés dans les unités et par la création d'une série spéciale des Annales de l'INRA. C'est ainsi que la secrétaire de notre service a assuré un moment la vente de certains documents de recherche de la station, ce n'était pas énorme. La documentation n'était pas impliquée dans le service éditorial des Annales, qui se trouvait à Versailles. Le service pouvait répondre par courrier aux correspondants français et étrangers et occasionnellement fournir des publications à titre gratuit. Il en était probablement de même dans les unités de province, avant qu'une structure d'édition spécifique au département d'ESR se mette en place, dans les années 80.

Comment s'est opérée votre réinstallation dans le 14e ?

C'était en 1973. L'immeuble du passage Tenaille avait été acquis par l'INRA. Le plan a été difficile à établir car nous nous installions dans des locaux plus étriqués, un immeuble assez étroit de six étages où les m² étaient comptés, c'était plutôt désastreux pour la bibliothèque. Cette fois j'ai pu choisir l'étage, le mobilier et l'aménagement. Nos archives de périodiques devenues importantes ont été rangées au dernier étage, couvrant les murs d'une grande salle destinée à diverses réunions et, en hiver, chauffée uniquement lorsqu'une réunion était prévue ! On y accédait par une terrasse avec vue sur la Tour Montparnasse et un petit escalier en plein air surplombant les vieux immeubles environnants ! Je crois que les documentalistes ESR de province venues en réunion ne l'ont pas oubliée… Pour en revenir à notre bibliothèque, peu à peu, avec de l'ingéniosité, nous sommes arrivées à vivre à trois, secrétaire comprise, dans une salle de travail qui était aussi salle de lecture. De 1971 à 1977, j'ai eu comme collaboratrice Lydia Jouck qui avait travaillé comme technicienne dans une équipe de recherche. Elle a assuré avec beaucoup d'assiduité et de dévouement la tâche de dépouillement des périodiques, renseignant aussi les demandes sur place et au téléphone. Elle gardait toujours le contact avec moi qui connaissais mieux le fonds d'ouvrages : *ce sont vos enfants* me disait-elle ! Elle avait construit pour sa propre connaissance une sorte d'arbre généalogique des écoles de pensée économique, en interviewant les chercheurs pour l'aider. Lydia Jouck s'est bien impliquée également dans le réseau Réséda, qui a démarré dans les années 70 et dont je vais parler.

Quand avez-vous commencé à utiliser l'informatique ?

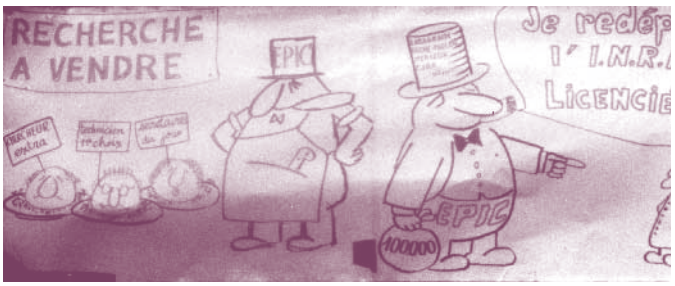
C'est dans les années 70, passage Tenaille que l'informatique est entrée - pour moi - par la petite porte, si je puis dire, eu égard à mon ignorance en la matière.

La mise en œuvre de Réséda, base en langue française (devenue plus tard Résagri) m'a permis d'avoir une première idée de l'informatique.

Cette base de données était axée sur les aspects économiques et sociaux du monde agricole. Le département ESR devait l'alimenter en partenariat avec les plus importants acteurs de ce milieu : Caisse nationale de crédit agricole, ministère de l'Agriculture, Union des caisses centrales de la mutualité agricole. Une unité de recherche de l'université des Sciences sociales de Grenoble y participait aussi. La gestion informatique de la base était assurée par les services de la CNCA. J.-M. Boussard, chercheur en économétrie à Tenaille, a été un temps membre du conseil d'administration de Réséda ; il s'est toujours intéressé à nos activités, il nous soutenait et nous donnait des conseils.

Pour ce qui concernait la documentation du département, l'objectif principal était de faire entrer dans ce fichier toutes les publications des chercheurs, ce qui provoqua un rapprochement obligé des documentalistes ESR.

Pour en revenir à l'utilisation de l'ordinateur, le service central d'informatique de Jouy-en-Josas avait accepté de traiter les quelque 30 bordereaux mensuels de Tenaille, car le terminal de la station était pratiquement indisponible pour



Affiches contestataires rue de Grenelle, juin 1979.

Vue sous la neige au 3e étage du Passage Tenaille.

la doc., mal placé, souvent occupé par l'informaticien, et très bruyant. C'est un souvenir plutôt pénible. C'est avec l'arrivée des PC en 1986, que notre équipement a été vraiment modernisé, changeant radicalement le paysage.

Lorsque Réséda a fonctionné, des profils ont été édités sur des sujets demandés par certains chercheurs qui recevaient ainsi régulièrement les dernières références parues dans la base sous forme imprimée par ordinateur. Je n'ai pas le souvenir que ces profils aient "fait un tabac" auprès des chercheurs. La bibliothèque insérait aussi dans son catalogue les fiches des documents qu'elle avait entrées dans la base et des articles de périodiques. Tout un travail assez lourd que nous nous partagions.

Lorsque Réséda est devenu Résagri, l'INRA de Versailles a apporté sa contribution dans le domaine des techniques agricoles, avec l'apport documentaire de M. François Lacan, avec qui nous nous sentions en phase, appartenant à la même "maison". Le ministère de l'Agriculture apportait également une contribution intéressante en faisant connaître des documents non conventionnels préparés dans ses services, notamment en matière d'industries alimentaires.

POEME DU TRANSPARISIEN

O mon Passage
Si demain tu n'es plus qu'un fétu de paille
Si demain il faut que je m'en aille
Toujours j'entendrai la douleur qui tenaille
Infiniment en moi vivra ton image

Les loups veulent sortir de Paris
A tout prix , à tout prix
Par Issy ou par Ivry
Des cageots de Rungis
Des terrains de Tenaille
Ils sont éperdument épris
La faim , la soif les assaillent
Et dans des commissions sans réparties
Ils imaginent des banlieues géométriques à l'esprit rétréci
Ils ont laissé , au loin , la mémoire des anciennes Sibéries
L'âme en projet , la truelle sur le coeur , la mine dépolie
Et le sourire pour la piétaille
Désormais , du passé et de tout , ils font fi
Ils ont acquis la mâle assurance des ingénieurs sans génie
Ils envient jusqu'à l'immobilité des immeubles sans vie
Et de leurs griffes ils tracent des espaces nouveaux et précis
Leurs pattes creusent des tanières arithmétiques
Ils taillent de leurs crocs des bureaux raccourcis
Des files de fichiers racornis
Des documentations sans magie
Et des bistrots sans ripaille
Ivres d'eux-mêmes , ils rient
Et se rêvent déjà , roitelets bienveillants et critiques ,
Au sommet d'un empire d'étables aplanies
Contemplant à jamais l'ère nouvelle des employés rangés et assagis
Ils déménagent

O mon Passage
Si demain tu n'es plus qu'un fétu de paille
Si demain il faut que je m'en aille
Toujours j'entendrai la douleur qui tenaille
Infiniment en moi vivra ton image

Le poète des transports imaginaires

Aviez-vous entendu parler des premières bases de données du CNRS ?

Oui, je pense, mais nous n'avons pas été incitées à en savoir plus.

Quelle différence y avait-il entre Réséda et Résagri ?

Ce que je sais, c'est que Résagri a pris la suite de Réséda en intégrant des références de technique agricole fournies par Versailles. Mais il s'agissait de la même base. Un peu fourre-tout, car certains organismes membres y mettaient toute leur bibliothèque et les documents étaient d'un intérêt inégal, ou temporaire. Au temps de Réséda, des commissions spécialisées se réunissaient pour peaufiner les méthodes de travail en réseau : répartition des périodiques à analyser, problème des doublons, qualité des données, lancement du projet de thesaurus. S'agissant de celui-ci, je me suis bien impliquée - surtout avec la documentaliste de Montpellier, Micheline Lalfert et aussi avec la participation active d'Eliane Baillot, alors à Dijon - dans l'établissement des listes de descripteurs pour les chapitres Économie générale, Sciences sociales, Méthodologie. Pour les sciences sociales, j'ai souvent consulté Christiane Grignon, sociologue de notre unité, qui était très compétente et précise sur les questions de vocabulaire. J'ai apprécié sa disponibilité.

Ce thesaurus a été refondu pour Résagri au début des années 90. Je me souviens y avoir travaillé à nouveau après notre emménagement à Ivry. À mon avis, on y retrouvait les mêmes défauts : dans chaque organisme, on choisit et hiérarchise des descripteurs à partir de conventions sémantiques qui ne sont pas uniformes dans tout le réseau. Maintenant, au XXIe siècle, pour faire une recherche documentaire sur Internet, un thesaurus semble un outil superflu, compte tenu de l'aide sémantique apportée par les moteurs de recherche des grands serveurs, mais j'ai constaté de visu qu'il en existe encore - dans le domaine médical par exemple.

Bibliothèque d'Ivry, 1989.

Quel rôle jouiez-vous pour Résagri ? Étiez-vous la personne responsable pour les entrées dans Résagri ? Parmi les stations qui participaient, quelles étaient celles qui alimentaient le plus ?

J'étais, au début, responsable des entrées dans Résagri pour la station de Tenaille. J'assurais aussi le traitement des publications du labo ESR de Theix, c'est-à-dire de G. Liénard. Celui-ci publiait tous les ans des résultats économiques de nombreuses exploitations d'élevage dont il suivait la gestion mais il n'avait personne pour faire les "abstracts" sur place. Mes collègues de Montpellier, Rennes, Dijon, Rungis,

Grignon, jouaient bien le jeu mais je ne sais plus comment se faisait la centralisation des références pour Résagri avant l'arrivée des PC. C'est Tenaille qui alimentait le plus, avec de bons résumés.
Dans les services documentation de province, qui étaient le plus souvent localisés dans des Écoles agronomiques, le service aux étudiants était plus important qu'à Paris, et d'autre part, un fonds régional y était plus développé, alors que nous étions plus "généralistes". Ce qui peut expliquer que mes collègues et moi pouvions nous consacrer davantage à Résagri pour d'autres actions, telles qu'une participation aux groupes de travail dont je parle plus haut, les réunions se tenant à Paris.

Vous souvenez-vous de l'arrivée des terminaux d'ordinateurs permettant d'interroger les premières bases de données bibliographiques ?

Oui, un petit terminal à papier thermique est arrivé passage Tenaille, comme tombé du ciel. Nous n'avons pu que le placer dans un coin peu en vue ! Mme Jouck et moi avons fait nos premiers pas, encouragées par Boussard. Nous pouvions avoir accès au serveur Questel, si mes souvenirs sont exacts mais n'avons pas souscrit à Dialog. Je n'ai pas été très motivée pour chercher à m'en servir : en effet j'avais peu de demandes, peu de formation - un ou deux brefs stages INRA. La base AGRIS, ne couvrant pas bien l'économie rurale, n'offrait pas d'intérêt. Nous avions les collections de revues bibliographiques imprimées en attendant d'autres progrès techniques.

À quelle époque vous êtes-vous dotée de votre propre outil, je veux dire base de données propre au département d'Économie rurale ?

C'est dans les premières années de la décennie 80 que ce projet de modernisation a été lancé. Marie-Angèle Farget, de l'université des Sciences sociales de Grenoble en a été la cheville ouvrière, sous l'impulsion du chef du département, J. Cranney.
Mme Farget avait contribué à alimenter Réséda dès sa création, donc je la connaissais et l'appréciais. Étant malentendante, et surtout au téléphone, je ne pouvais prétendre à ce poste de responsabilité, qui comportait, pour sa mise en place, beaucoup de discussions, négociations, réunions, notamment au sujet des choix informatiques, là où justement je manquais des qualifications qu'elle possédait. Elle m'a informée elle-même avec beaucoup de délicatesse de cette nouvelle donne. Elle a su ensuite faire fonctionner l'ensemble du système commun créé.
La première étape concrète, en 1985, a été l'arrivée de PC pour chaque documentaliste. Sous la houlette de Mme Farget j'ai entré mes premières références, j'ai été bonne dactylo dans ma jeunesse et j'ai beaucoup apprécié de faire moi-même la saisie. Nous avons d'abord utilisé le logiciel "Texto" dont s'était doté l'INRA, je l'ai trouvé plutôt facile à manier.

Anne-Marie Gogué : les règles de syntaxe employées pour les bordereaux Résagri ou Agris constituaient le fondement des modes de saisie pour les différentes interfaces informatiques utilisées, y compris pour la base interne ESR qui allait se constituer. Un logiciel de contrôle de saisie, Mado, réalisé par Jean-Claude Poupa, contrôlait la qualité de la saisie. Ensuite, en 1990, il y a eu Edibase, logiciel de saisie créé par Marc Meunier qui intégrait le logiciel de contrôle.

L'équipe de documentalistes en 1995.
De gauche à droite : Françoise Lamome, Claudie Pinson, Chantal Birot, Annick Ravaud, Christophe Maître (photographe), Catherine Garban.

Avez-vous fait figurer tout votre fonds documentaire dans vos bases de données ?

Je ne peux parler que du fonds documentaire de la station de Tenaille, la nouvelle base du département ESR ayant été, à partir de ce moment, gérée par Marie-Angèle Farget, puis plus tard par Anne-Marie Gogué.
Seules les publications des chercheurs figuraient dans la base interne. Le regroupement des références saisies à Tenaille (puis à Ivry) était fait par Suzanne Jumel, documentaliste de mon service, très motivée par l'informatique et ayant suivi une formation. Elle se chargeait de faire suivre notre production de références à Mme Farget, responsable de la base "départementale". C'est le contenu de ce fichier commun qui a été édité annuellement à partir de 1986 en un volume intitulé Bibliographie ESR.
Ces mêmes références étaient "dispatchées" en outre vers Résagri et Agris. Pour Résagri, je ne me souviens plus à quel moment nous avons cessé d'entrer des articles de périodiques et des titres d'ouvrages. Toutes ces opérations concernant la base ESR n'étaient plus de mon ressort. J'ai voulu pour ma part continuer les catalogues manuels-auteurs des ouvrages et des publications du département, ceci à Ivry où nous avons emménagé en 1989. Je pensais que

Pot de départ en 1995
avec Jacques Pivert et Denise Theil.

c'était encore valable pour trouver rapidement un livre dans les rayons. L'espace dont nous disposions me permettait de faire moi-même l'impression de fiches classiques en utilisant le logiciel "logbib". Les fiches sortaient pré-pliées et classées par ordre alphabétique des auteurs. C'était toutefois assez bruyant pour le personnel environnant… Ce fichier manuel n'a plus été alimenté après mon départ à la retraite, en 1995.

Parlez-nous des personnes que vous avez fréquentées.

J'ai eu beaucoup de contacts professionnels et amicaux à l'INRA et dans le réseau Résagri. J'en ai déjà cité quelques-uns. Il m'est difficile de parler de toutes les personnes que j'ai rencontrées. À cet égard, Tenaille, dans son exiguïté, a été favorable à des relations plus proches avec les lecteurs, qu'ils soient de la maison, ou étudiants, ou stagiaires étrangers de longue durée.

Avec les directeurs successifs de la station, j'ai toujours eu de bonnes relations. Je voudrais mentionner Denis Hairy qui m'a équipée du Minitel à Tenaille afin que je puisse téléphoner par le Centre Relais créé par France Telecom en 1982 : il s'agissait d'excellentes opératrices qui me mettaient en contact avec mes correspondants par le truchement du Minitel. Ce système m'a bien aidée et rendue plus autonome.

À dater de 1989, et jusqu'à ma retraite j'ai collaboré avec beaucoup de satisfaction et d'amitié avec Chantal Birot, la responsable du service doc., dans le nouveau cadre d'Ivry, enfin fonctionnel pour la bibliothèque. Elle avait auparavant travaillé quelque temps dans l'unité de Rungis avant sa fusion avec la nôtre sur le site d'Ivry. Je représentais en quelque sorte la mémoire du service, tandis qu'elle organisait et dirigeait celui-ci, munie de sa compétence en informatique. Chantal Birot a été en outre l'animatrice officielle du réseau des documentalistes du Département d'Économie rurale.

J'ai aussi, à mes débuts, fait connaissance avec Jacques Poly qui mettait sur pied l'Amicale de l'INRA, future ADAS. Celui-ci était alors directeur du labo de Génétique animale, qui était installé tout près de l'Agro. Il avait été projeté de constituer avec deux autres volontaires une bibliothèque de loisirs itinérante pour divers sites parisiens de l'INRA, mais cela s'est avéré utopique ! Les méchouis annuels étaient beaucoup plus réussis !

Avez-vous bien vécu le fait d'être en dehors des sites majeurs de l'INRA comme les centres d'Ile-de-France ou le siège de l'INRA à Paris ?

Oui, très bien vécu ! Nous véhiculions une image très bureaucratique du siège et nous-mêmes n'y étions pas très bien vus. Quant à travailler dans un centre de l'Ile-de-France, je n'y étais pas du tout préparée personnellement, surtout à cause de l'accessibilité par rapport à mon domicile parisien.

Quel regard portez-vous aujourd'hui sur le métier de documentaliste ?

Pour moi qui n'avais pas fait d'études universitaires, ce métier, exercé dans un institut de recherche, a beaucoup élargi mon horizon : les disciplines et les auteurs dont j'ai fait la connaissance ne m'étaient pas familiers au départ, mais j'ai tout de même toujours été intéressée par le domaine économique.

Du point de vue de ma carrière, j'estime que j'ai fait un bon parcours, en le terminant comme ingénieur de recherche 2e classe.

Aujourd'hui, dans la perspective du tout numérique, le métier de documentaliste n'est-il pas désarticulé, remis en question ? Il faudra sans doute toujours disposer de personnes cultivées, qualifiées pour alimenter les bases de données, mais j'ai l'impression que la recherche documentaire lui échappe. Et j'espère que les "bibliothèques papier" vont survivre pour recevoir les chercheurs qui aiment y fouiller en direct.

ITEMS

documentation • bibliographie • technique documentaire • logiciel informatique • base de données • réseau documentaire • centre de documentation • bibliothéconomie • union française des organismes de documentation • bibliothécaire • documentaliste • revue *Économie rurale* • enquêtes et statistiques • station d'Économie et sociologie rurales • Résagri • Réséda • Passage Tenaille • centre d'Ivry • Denis Bergmann • Jean Cranney